

- 33 Cf. M. Offerlé, a rt. cit.
34 Cf. *L'Aurore*, 14 janvier 1977.
35 Cf. M. Poniatowski, *Conduire le changement*, Paris, Fayard, 1976.
36 Cf. B. Lecomte et C. Sauvage, *Les Giscardiens. Les mousquetaires de Giscard*, Paris, Albin Michel, 1978.

- 37 *L'Avant Centre*, oct. 1976.
38 C f. A. Collovald, « La République du militant », in P. Birnbaum (dir.), *Les Élités socialistes au pouvoir*, Paris, PUF, 1984.

Militantisme d'extrême droite

Violaine Roussel

Politiste, Université Paris 8

Les logiques plurielles de l'engagement au Front national.

Se séparant d'hypothèses qui expliquent le militantisme au Front national par une force spécifique des idées frontistes et postulent une unité des logiques d'adhésion propres à ce parti, cet article souligne l'hétérogénéité des rapports à l'engagement existant chez les militants de cette organisation. À partir d'une enquête de terrain menée à Paris et dans la région parisienne, il examine la diversité des parcours conduisant à l'entrée au FN et, par suite, les différences marquant les significations que les individus donnent à leur engagement et les types de pratiques militantes qu'ils privilégient.

Il est courant d'appréhender l'engagement au Front national (FN) en partant de propriétés communes aux militants, ou par ailleurs aux électeurs, de ce parti. Une même idéologie, une même personnalité, une même frustration : ces individus sont supposés partager des caractéristiques spécifiques qui, d'un côté les rassemblent, et de l'autre les distinguent notablement de l'ensemble des militants ou électeurs d'autres organisations. Ils se retrouveraient ainsi dans les valeurs ou idées exprimées dans les discours publics des leaders du parti, l'imprégnation par cette idéologie spécifique étant supposée expliquer leur mobilisation. Pourtant, des entretiens menés avec des militants du FN de la région parisienne font immédiatement apparaître les usages très contrastés que les intéressés font de ces thématiques, lorsqu'ils se les approprient, ce qui est loin d'être toujours le cas. L'examen de leurs trajectoires conduit à souligner d'emblée l'hétérogénéité des parcours et des significations données à l'engagement¹. Pour autant, on ne se trouve pas face à un éparpillement dont on ne pourrait rendre raison. La présentation sous forme idéal-typique des *rapports à l'engagement* rencontrés permet de tracer quelques pistes pour appréhender la pluralité des logiques de mobilisation dans une organisation comme le FN, et pour réexaminer la question de la spécificité de ce militantisme par rapport à d'autres. Si on ne se donne pas pour ambition la construction d'un modèle d'explication systématique de l'entrée au FN, il s'agit bien de mettre en lumière certaines logiques des activités militantes : la manière dont les acteurs concernés mettent de l'ordre et du sens dans leurs histoires de vie participe à délimiter un cadre d'interprétation² pour les expériences politiques et militantes. On peut ainsi construire, à partir des propos des

individus interrogés, des figures de l'engagement militant, en suivant deux oppositions : la première distingue action affichée et investissement discret dans l'organisation, tandis que la seconde oppose un « rapport politisé » à l'engagement au FN à une combinaison d'engagements peu différenciés mêlant les pratiques militantes à des activités sociales qui relèveraient, selon nos classements spontanés, de registres non politiques.

Engagement affiché et engagement discret

Si certains militants affichent ouvertement leur appartenance et leurs activités, d'autres ont opté pour un dévoilement partiel et ponctuel de cette identité politique, dont ils savent qu'elle peut être discréditante. Ces stratégies de dissimulation peuvent aller jusqu'à maintenir secrètes, pour l'extérieur de l'organisation, l'adhésion au FN et les activités menées dans son cadre. Les individus qui veulent protéger de cette manière le secret autour de leur appartenance politique se trouvent de ce fait exclus du groupe de militants acceptant d'être interrogés dans le cadre de l'enquête, ce qui constitue bien sûr une difficulté pour le chercheur, d'autant plus sérieuse qu'il ne s'agit pas seulement de quelques cas isolés. De même, certains militants chercheront à vérifier que l'enquêteur a bien reçu l'accord de la hiérarchie du parti avant de se livrer à l'exercice de l'entretien. Ces précautions révèlent la force du stigmatisme³ lié, dans les représentations de ces acteurs, au dévoilement de leur appartenance. Même s'ils ne jugent pas leur engagement indicible, ils peuvent anticiper les risques de discrédit qu'ils courent en rendant publique cette identité. Certains font même état de conséquences – simplement redoutées ou réellement vécues – d'un tel dévoilement sur leurs parcours professionnels. On tient sans doute là une véritable spécificité de ces militants par rapport à ceux d'autres mouvements.

La propension à afficher l'étiquette FN ou à la dissimuler dépend d'abord d'une histoire militante qui oriente la manière dont on se définit à un moment donné : l'existence d'un engagement continu et déjà ancien, quelquefois inscrit dans une tradition familiale et vécu comme évident, est souvent corrélée à la non-dissimulation de cette appartenance, et ce d'autant plus qu'une personne aura préalablement été, par exemple, membre d'une organisation au moins aussi « marquante » politiquement que le FN (en ayant appartenu au PSF notamment), et/ou qu'elle aura payé le prix de la révélation de cet engagement, dans son milieu professionnel en particulier. À l'inverse, le coût du dévoilement apparaîtra plus élevé au militant qui aura réussi à maintenir dans l'ombre cette identité politique, dans le cadre de son métier notamment, pendant plusieurs années. C'est ainsi que les individus les plus discrets sont couramment ceux dont l'engagement militant de jeunesse a été interrompu pour n'être renouvelé, dans d'autres conditions et dans une autre organisation,

qu'après la fin de la vie professionnelle, ou ceux dont l'entrée au parti est encore récente. De même, le fait d'être permanent de l'organisation, ou d'y passer une grande partie de son temps, en réduisant les risques de rencontrer ce type de contradiction entre identité professionnelle et identité militante, favorise un engagement plus ouvert.

Les militants peuvent mesurer la faisabilité du dévoilement non seulement en regard de ces situations personnelles, professionnelles ou familiales, mais aussi en vertu de ce qui leur semble socialement autorisé en politique, dans un contexte donné. Il s'agit alors de *variations conjoncturelles du coût de l'étiquetage* – tel que les individus l'évaluent – qui peuvent tenir, par exemple, à des victoires électorales largement discutées dans les médias, conduisant à la levée partielle de censures. Les intéressés peuvent croire qu'un basculement a eu lieu et anticiper des lendemains plus favorables. Le score de Jean-Marie Le Pen au premier tour des élections présidentielles, le 21 avril 2002, a pu, ponctuellement, produire ce type d'effets. De manière plus générale, tous les militants tendent à passer, en fonction de leurs représentations des situations, de ce qu'elle permettent ou prescrivent, d'un dévoilement contrôlé à un silence plus ou moins total. L'affichage de l'appartenance politique suit ce que Goffman appelle une « étiquette de la divulgation », c'est-à-dire qu'il dépend de savoirs pratiques préconstitués, en même temps que sans cesse modifiés par l'expérience, portant sur les lieux et les moments opportuns, sur les formes possibles et adéquates de cette présentation de soi. La majeure partie des militants oscille, en pratique, entre la discrétion sur leur engagement hors de l'organisation elle-même et la multiplication des signes d'appartenance (pins, badges, discours...) lorsque l'on est « dans l'entre soi », entre membres du FN, ou au moins entre militants politiques.

Un rapport inégalement politisé à l'engagement

Cependant, contrairement à ce que nos classements spontanés pourraient nous porter à croire, tous les militants frontistes interrogés ne donnent pas à leur activité pour le parti un sens politique strictement distinct de celui d'autres engagements qu'ils peuvent adopter simultanément. Seuls certains développent ce qu'on nomme ici un *rapport politisé* à leur adhésion au FN. Ils peuvent avoir reçu une éducation catholique, mais leur militantisme reste clairement séparé de leurs convictions religieuses dans la définition qu'ils donnent de leurs pratiques. Ils sont ceux qui font le plus souvent usage des catégories et thématiques politiques publiques pour décrire leurs activités et leur donner sens. Parmi ces militants, deux portraits types peuvent être dressés et mis en regard. Le premier, celui de « Monsieur A », correspond à un groupe de militants que j'appelle les *engagés*. Issus d'une bourgeoisie aisée, ces derniers

manifestent un sentiment marqué de compétence politique⁴. Ils maîtrisent le vocabulaire politique et se repèrent facilement dans le système des mouvements politiques. Ils datent clairement les étapes de leur parcours militant et se constituent une trajectoire politique précise et cohérente, séparée d'autres types d'engagement éventuels.

« Monsieur A », militant très actif, est un entrepreneur de travaux publics retraité. Il est issu d'une famille de la bourgeoisie provinciale : son père était à la tête d'une entreprise de serrurerie prospère, sa mère ne travaillait pas. Il est élevé dans un milieu familial très traditionaliste et religieux – « on faisait la prière le soir dans le grand salon, avec la grand-mère qui récitait » – d'où il tire « l'esprit de famille » et « ce besoin de continuer les traditions familiales » avec ses quatre enfants – qui « votent au Front comme papa » –, ses treize petits-enfants et ses treize arrière-petits-enfants. Se plaçant dans la continuité de ses parents qui « ont toujours été très à droite, enfin très monarchistes, légitimistes », il décrit sa trajectoire comme un militantisme largement continu, depuis l'âge de seize ans : « D'abord dans les rangs de l'Action française, dans les Camelots du roi, puis la guerre est arrivée, j'ai été prisonnier, blessé, j'ai pu m'évader d'Allemagne, revenir dans mon Narbonne natal, puis j'ai fait un assez long séjour au Maroc, donc là, pas question de faire de la politique. Et puis quand je suis rentré en 1956, les événements algériens ont commencé. Alors là, je me suis remis à faire du militantisme jusqu'à aujourd'hui : d'abord chez Tixier-Vignancour, puis chez Le Pen, depuis vingt-cinq ans. » Il a toujours été bénévole et n'a pas occupé de poste dans l'organisation. Il assume de défendre des valeurs « qui remontent à l'époque du Maréchal », « d'abord la Patrie » et « les valeurs de la famille », c'est-à-dire qu'« il y a des choses que l'on n'acceptera jamais : c'est la contraception, c'est le divorce ». Il affiche volontiers, en portant un insigne du FN, son engagement politique, et son sentiment d'être « moderne ». Catholique très peu pratiquant, il sépare scrupuleusement la religion de ses convictions politiques : « je pense qu'il faut laisser aux gens, surtout dans ce domaine religieux, beaucoup de liberté ».

À côté des *engagés*, les *fidèles* forment un deuxième type. Davantage issus de la petite bourgeoisie ou d'une classe moyenne en mobilité descendante, ils mobilisent plus un registre éthique que des catégories politiques, ou allient les deux : ils défendent par exemple « la Nation » et sa morale, contre le communisme. Ils manifestent souvent un sentiment d'incompétence politique sur les questions en jeu dans le débat public et se rabattent sur « les valeurs », présentant la probité morale et la fidélité à un homme – Le Pen – comme le ressort et justification de leur engagement. Comme « Madame B », ils peinent à s'y retrouver dans un système d'organisations et de mouvances politiques qui leur semble complexe et ne peuvent pas toujours dater leur entrée en politique.

« Madame B » est retraitée et affirme qu'elle a « toujours été dans l'extrême droite ». À dix-sept ans, elle milite « dans un parti d'extrême droite, du colonel de La Rocque », tout en apprenant le métier qu'elle exercera toute sa vie : couturière dans une maison de haute couture. D'une famille de militaires, elle tient « un idéal qui a rapport à son pays [...], la gloriole, la patrie ». Sa vie militante est marquée d'une longue période creuse puisqu'elle ne se réengage qu'en 1984, au FN. Cette période correspond à son mariage avec un homme qui partageait son « idéal ». Elle se dit effrayée par « l'islamisme et le communisme », ce dernier ayant motivé son engagement initial : « Je ne comprends pas qu'il y ait encore un parti communiste en France, après ce que nous savons maintenant, je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'ils veulent les communistes ? La révolution ? Ça, le communisme, c'est affreux ! Je n'admets pas qu'un Français chante l'Internationale. Des riches, il en faut, s'il n'y avait que des pauvres, que ferions-nous ? Il faut des riches, enfin tout de même ! C'est élémentaire ça. » On comprend ce que signifie pour elle la proclamation selon laquelle « il y a trop d'immigrés en France » lorsqu'elle parle de sa situation économique : « Moi, j'ai 4 000 francs de retraite, avec ma complémentaire, alors... Non mais, la France est généreuse, mais pas avec les Français. Je vais vous dire, ce qui est inquiétant, c'est cette invasion de... nous avons cinq millions d'immigrés en France, je ne sais pas si vous vous rendez compte, ça va nous ruiner ça ! » Catholique mais non pratiquante, elle sépare son engagement politique de toute référence religieuse affichant une certaine méfiance à l'égard des prêtres puisqu'on « voit des prêtres communistes ». Elle affirme avec une fierté affichée qu'elle fait partie de l'« Association nationale Pétain-Verdun » qui constitue son seul autre engagement.

À l'opposé de l'engagement politisé se trouve l'*indifférenciation des engagements*. Elle signifie que l'entrée en politique peut passer quasi inaperçue aux yeux des individus, qui ont le sentiment que cela dure « depuis toujours », mais aussi que le militantisme au FN se confond avec ce qui est au principe d'autres activités : ce qui détermine les pratiques familiales, religieuses, politiques est décrit comme unique. L'action militante est englobée dans un ensemble plus large de pratiques et n'est pas d'abord interprétée dans un registre spécifique politique. Le discours s'organise souvent autour d'une catégorie centrale : la famille et ses valeurs qui doivent être transmises. Les pratiques politiques sont également décrites selon les principes du discours religieux (catholique) : c'est le don de soi, l'action par devoir. Par conséquent, ces militants tendent à manifester plus de distance vis-à-vis des labels et thématiques proprement politiques. Ils se divisent également en deux groupes. Les *héritiers*, issus de la bourgeoisie provinciale ou de classes moyennes en mobilité ascendante, se présentent comme artisans d'une conservation, de la défense

d'une tradition dans tous les domaines de la vie sociale. Ils se situent dans une lignée, la vie et l'action de leurs ancêtres font figure de modèle. Ces militants sont engagés dans de multiples organisations dans différents champs, en particulier dans l'univers religieux.

« Madame C » est retraitée. Issue d'une famille d'agriculteurs propriétaires, catholique traditionaliste, elle reçoit une éducation religieuse rigoureuse et son parcours scolaire passe également par l'école des religieuses du « Sacré-Cœur ». Elle réussit le concours des PTT comme standardiste internationale et « monte » à Paris où elle réside chez un médecin engagé « à droite » sans qu'elle puisse se souvenir plus précisément dans quelle tendance. Elle attrape « le virus de la politique » en le suivant dans ses activités politiques. Elle ne peut pas dater précisément son entrée au FN qui est son seul engagement dans un parti, mais elle l'évalue à quelques années après la création (1972), et considère que cela correspond à une tradition familiale de pensée « depuis la nuit des temps », et à un « devoir civique », qui la conduit, de même que ses frères, à tenir toujours le bureau de vote lors des élections. Mariée à un agent de l'administration de la marine nationale, elle a voulu « rendre à ses filles » l'éducation religieuse qu'elle avait reçue. Elle présente son adhésion au FN comme le produit de « cet amour de la France, de la patrie, de la famille, de la religion, tout ce qui était dans mes principes d'éducation ». Avec son mari, militant au FN depuis qu'il est en retraite seulement, elle va systématiquement aux meetings et congrès, elle se rend régulièrement à la permanence de son quartier pour effectuer les diverses tâches demandées : « un simple coup de téléphone et on arrive ici. Dans la journée s'il y a besoin, ou le lendemain, voilà. Et moi, tous les services que je peux rendre, je les rends ». C'est sur ce mode du devoir moral mais surtout chrétien que son engagement est vécu. On retrouve constamment le vocabulaire religieux dans la manière dont elle décrit ses activités politiques : « notre militantisme à nous c'est d'en parler, surtout de bien se conduire, pour faire honneur au Front national, c'est très important, extrêmement important, être charitable toutes les fois où on le peut, sans dire qu'on est au Front national ». La scission avec les mégrétistes est également considérée comme une « épreuve surmontée » à même de fortifier « la foi » dans l'engagement. Fidèle de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, elle affiche ses convictions religieuses et ne dissimule pas plus son engagement au FN en portant l'insigne du parti. Elle est engagée dans de nombreuses autres associations (associations de quartier, Petits Frères des pauvres, Ordre de Malte).

Au contraire des *héritiers*, continuateurs d'un passé glorieux, les *nostalgiques de l'ordre* défendent une image idéale de la France correspondant à une grandeur révolue et perdue qu'ils aspirent à restaurer. Leurs propriétés socioprofessionnelles sont hétérogènes, mais ils partagent le sentiment d'un déclin

social, si bien que dans leur engagement se jouent des mécanismes de rattrapage ou de compensation symbolique. Chez ceux de ces militants qui sont les plus démunis, la lecture religieuse de l'engagement va de pair avec un fort sentiment d'incompétence politique. Ils peuvent éprouver des difficultés à dire spontanément quelles idées leur plaisent au FN. Quelquefois isolés familialement et socialement, ils font état des peurs qui les habitent et d'une vision catastrophique de la/leur situation. D'autres militants, mieux dotés en ressources sociales et politiques, ont connu des trajectoires accidentées, interrompues par des changements radicaux de lieu et de mode de vie, en particulier par un retour en France après de longues années à l'étranger ou dans d'anciennes colonies françaises. Ils ont pu faire l'expérience d'un abaissement brutal de leur niveau de vie et d'une certaine dissonance entre l'identité sociale qu'ils s'attribuaient et celle qu'ils peuvent maintenir après leur arrivée en France métropolitaine. Ils définissent leur engagement, faiblement politisé et indissociablement religieux dans sa signification, comme destiné à la restauration d'un ordre perdu plus qu'à la simple reproduction de traditions héritées. Le jeune « Monsieur D » en constitue un exemple :

« Monsieur D » est un militant du FNJ au sein duquel il occupe plusieurs postes, aux niveaux national, régional et départemental, tout en travaillant comme assistant politique d'élus du FN. Il a suivi à Paris des études de comptabilité et gestion, conclues par un BTS et un DECF. Encarté depuis deux ans, il se dit « engagé au niveau des idées depuis toujours » sans savoir « vraiment d'où ça [lui] vient ». Il rapporte son adhésion au FN à sa jeunesse passée en grande partie à l'étranger : « J'ai vécu huit ans en Afrique et, aussi bizarre que ça puisse paraître, c'est là-bas que j'ai découvert toute la beauté de la France. Je me réveillais tous les matins au son de *La Marseillaise* qui était à l'époque diffusée sur Radio France Internationale. [...] C'est pour ça que je suis devenu un très grand patriote. » Ces années passées au Gabon, en Côte-d'Ivoire et au Tchad sont vécues comme celles de la défense d'une identité française, et d'une France idéalisée qui ne tiendra pas toutes ses promesses. Une expérience en partie similaire est vécue par sa mère, enseignante, qui « a un peu souffert de son passage en Afrique et de l'isolement de la France » et qui « a eu quelques difficultés avec les gens locaux ». De ce fait, elle se montre d'emblée « plus réceptive aux idées du Front national » que son père, colonel de police, qui « a commencé plutôt à gauche gauche », a participé aux campagnes électorales de Raymond Barre et est récemment devenu, à la suite de son fils, électeur du FN. Il ne dissocie pas ses convictions religieuses catholiques de son engagement politique : « le Front national, bien qu'étant un parti politique qui n'est pas censé être affilié à une quelconque tendance religieuse, est quand même le parti qui défend le plus, non seulement la religion, mais également l'histoire chrétienne de la France. Donc c'est vrai que ça forme un

ensemble avec les positions que défend le Front national ». Il est membre d'associations catholiques traditionalistes proches du FN (l'Agrif – Alliance générale contre le racisme et pour le respect de l'identité française et chrétienne – et les comités Chrétienté-Solidarité) et du cercle Bastien-Thiry.

Ces quatre portraits donnent à voir des rapports à l'engagement et des logiques du militantisme hétérogènes, tout en recelant des éléments permettant de rendre raison de la relative diversité de ces pratiques et de ces perceptions. On comprend que la manière dont les militants peuvent, le cas échéant, se réapproprier certains discours des leaders du FN, les interpréter, les modifier, en faire usage dans des situations diverses, ne se comprend qu'en regard des mécanismes qui les ont conduits à entrer dans le parti et des significations qui sont, pour eux, attachées à cette appartenance.

Trois observations sur la force des idées en politique

Trois séries de remarques reviendront de manière plus systématique sur la question du lien causal, supposé particulièrement fort concernant le FN, entre l'adhésion aux slogans, thèmes et valeurs que le parti affiche et l'engagement militant.

1. La diversité des rapports à la politique aperçue ici permet de comprendre que les thématiques et valeurs professées par le parti ne se retrouvent pas toujours, ou pas toujours à l'identique, dans les propos des militants. Ce décalage apparaît notamment si on considère la fréquence d'occurrence de l'anticommunisme en tant que motivation de l'engagement, tel que les militants le décrivent. L'écart avec les discours des leaders, dans lesquels la référence à un « danger communiste » tend à disparaître, est ici très net. On voit que les représentations et les prises de position de nombreux militants, loin d'avoir la cohérence quelquefois prêtée aux idéologies, constituent des « bricolages » composites, partiellement faits d'arguments hérités de discours publics plus anciens, datant d'un état antérieur du jeu. Les significations transportées par les termes varient pour ceux qui s'en saisissent en fonction des configurations dans lesquelles ils mobilisent ces armes discursives, comme en fonction de représentations du « problème » forgées dans des expériences préalables. Ainsi, cette militante parisienne, qui fut membre de l'OAS, entend par son « nationalisme » défendre « d'abord l'intégrité de la France, l'intégrité du territoire. [...] Il ne faut pas se leurrer, quand on voit ce flot, cette invasion d'immigration qu'on a chez nous, nous savons très bien qu'il y a des gens armés jusqu'aux dents, des entrepôts, des armes cachées, si un jour ça doit exploser, il y a de quoi mettre Paris à feu et à sang ». En décalage avec cet emploi du terme, une autre militante associe surtout « la Nation » et « le drapeau français ». « Je suis un peu comme ceux qui sont en

train de manifester là-bas en Amérique, antimondialiste, parce qu'on est en train de détruire la France, on commence par nous prendre nos monnaies, on va nous prendre notre drapeau, pour détruire la Nation, on a détruit déjà les valeurs morales » (militante Paris, infirmière).

2. Même les individus les plus « dominés », habités par un fort sentiment d'incompétence politique (tels que les « fidèles » et les « nostalgiques de l'ordre »), se révèlent capables d'emprunter des éléments du discours officiel des leaders pour justifier leur adhésion et leur action. On constate ici les effets de la reconnaissance et de la diffusion de certains thèmes ou mots au sein des jeux médiatique, politique et intellectuel. L'immigration, l'insécurité, le terrorisme constituent ainsi des *thématiques disponibles* à un moment donné pour expliquer ou légitimer l'engagement, notamment en raison de l'indétermination qui entoure leur définition. Le flou dans la présentation médiatique des arguments et des petites phrases par les porte-parole se révèle donc tout à fait fonctionnel politiquement, il permet un jeu sur la polysémie : des individus diversifiés pourront, par exemple, se reconnaître dans l'idée selon laquelle « il y a trop d'immigrés » précisément parce qu'ils n'interprètent pas cette affirmation de la même manière.
3. Une telle convergence d'investissements hétérogènes dans l'usage d'une catégorie ou d'un thème apparaît comme une condition du succès de cette composante du discours, ainsi que l'imposition d'une « question de l'immigration », que plus aucun responsable politique ne peut esquiver, qu'il soit ou non d'extrême droite (et même de droite), l'a bien illustré. Dans le même temps, la diversité des parcours, des façons de voir et de faire, qui se rencontre au sein du FN constitue aux yeux des responsables de l'organisation une contrainte à gérer. Ils travaillent alors à restaurer une unité de façade conforme aux images publiques du parti. Il leur revient, en effet, de faire tenir ensemble au quotidien des engagements hétéroclites : l'organisation produit et offre ainsi des « instruments d'unification », tels qu'en forment par exemple les discours plus ou moins cohérents inculqués lors des réunions de formation aux cadres du parti⁵. Ces mécanismes d'homogénéisation ne sont cependant jamais assez puissants pour faire disparaître entièrement les effets évoqués de la pluralité des logiques d'engagement.

1 Cet article s'appuie sur une enquête par entretiens réalisée entre février et juin 2000, auprès de militants du Front national et du FNJ, à Paris et en région parisienne. Voir aussi, « Labels politiques et construction de l'identité militante. Le cas du Front national », dans Dobry (M.), *La Société française allergique au fascisme ?*, Paris, Albin Michel, 2003.

2 Goffman (E.), *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

3 Goffman (E.), *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975.

4 Gaxie (D.), *Le cens caché*, Paris, Seuil, 1978.

5 Matonti (F.), « Le Front national forme ses cadres », *Genèses*, janvier 1993, p. 136-145.